

Véronique Drouin

# OÙ ES-TU, AURÉLIE...

**L'archipel des rêves**

Tome IV

*la courte échelle*

# Prologue

D'un coup de poignet, Baref lança sa ligne à l'eau, le plus loin possible. Hélas, les capacités de sa canne à pêche de fortune étaient limitées, et il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour que l'hameçon atteigne une distance raisonnable. Le Pershir s'adossa ensuite contre le tronc d'un arbre trapu et regarda le soleil décliner derrière les montagnes qui sciaient l'horizon. Les étoiles se mirent à étinceler dans le crépuscule.

Le cœur lourd, Baref s'imagina qu'à plusieurs kilomètres de là Majira observait les astres comme lui. Le ciel au-dessus de leurs têtes et la terre sous leurs pieds étaient les seules choses les reliant désormais.

Il caressa le talisman suspendu à son cou ; après tout, peut-être que leur lien existait au-delà des distances...

— Dépêche-toi un peu ! Je vais bientôt m'autodigérer ! grommela une voix.

Icare lâcha sur le sol le fagot de bois sec qu'il transportait. Sa longue redingote blanche aux coutures bleues contrastait avec les ailes de chauve-souris écarlates repliées contre son dos. De son manteau sortit une minuscule salamandre. Celle-ci s'empressa de cracher son souffle brûlant sur les branches, créant immédiatement un chaleureux brasier.

— Si tu ne m'avais pas fait perdre mon travail, je ne serais pas dans cette situation ! rétorqua Baref.

— Travail ? Tu appelles « travail » ce cirque dont tu étais la vedette ? Être gladiateur dans une arène grouillante de caniraz est une chose, mais te battre contre des monstres venus des quatre coins du monde imaginaire pour des miettes de pain... Tu y aurais laissé ta peau, vieux !

Baref haussa les épaules. Condamné à mort par les juges pershirs à cause d'un malentendu, forcé à l'exil par la reine Majira dans le but de le soustraire à son sort, Baref s'était retrouvé seul et sans le sou. Il avait donc accepté de se battre, d'user de ses talents pour la chasse et le combat, en échange d'un logis et d'un peu d'argent. Or, s'il était vite devenu populaire auprès du public qui fréquentait l'arène, il en avait quand même été réduit au

pénible esclavage que représentait ce sale boulot.

Le Pershir n'entretenait que peu d'illusions quant à l'issue d'une telle corvée. Et même si Baref détestait se l'avouer, Icare avait mis fin à son marasme le jour où l'ange s'était présenté pour le tirer de là.

— Et ce pseudonyme... Fareb le fabuleux ? Il devrait y avoir des lois contre des noms aussi ridicules ! gloussa Icare. Majira avait raison : tu n'es pas capable de prendre soin de ta personne ! Une chance que j'ai jeté un œil sur toi avant qu'on t'éclate le crâne !

Piqué au vif, le Pershir se redressa.

— Comment devais-je gagner ma vie ? Les emplois ne courent pas sur l'île, surtout pour un hors-la-loi ! Et pourquoi as-tu dévoilé ma véritable identité ? Je me retrouve de nouveau fugitif par ta faute !

— Tu étais un trop bon gladiateur, vieux. Ton agent n'allait pas te larguer facilement...

Un silence tendu s'abattit entre eux. D'un geste rageur, Baref projeta son hameçon vers les flots.

Icare observa le Pershir un instant. Ils n'étaient pas faits pour s'entendre. Ils n'avaient rien en commun à l'instar du blanc et du noir, du soleil et de la lune, de l'ordre et du chaos.

L'ange fouilla dans son sac de voyage en cuir élimé et en sortit une flasque remplie de liquide ambré.

— Un petit remontant ? offrit-il à son compagnon.

— Tu bois trop, Icare, ronchonna Baref.

— Ah ! Décoince-toi un peu, le militaire ! Tu ne peux...

Un gémissement les détourna de leur querelle. Le goulot aux lèvres, Icare fronça les sourcils. Les lamentations désespérées se renouvelèrent, rauques, mais faibles. Baref abandonna sa canne à pêche et s'élança vers la berge. L'ange sur les talons, il parcourut la plage. Puis il repéra, plus loin, un radeau échoué sur le sable.

Parmi les débris qui flottaient çà et là dans le varech, plusieurs corps gisaient sans vie. La majorité des occupants avaient été blessés, le sang coagulé tachant leurs vêtements blanchis par le sel de l'océan. Ils devaient avoir pris la mer depuis longtemps.

En s'avançant, Baref constata avec stupéfaction qu'il s'agissait d'hommes-rongeurs. La physionomie de ces individus était cependant différente de celle des pirates que le Pershir avait déjà connus : leurs traits étaient plus fins et leur pelage, plus pâle.

Baref en attrapa un par le bras et le retourna sur le dos. Il était mort. Ils étaient tous morts.

— Baref, ici !

Sur le radeau, Baref et Icare virent une femme étrange. D'une beauté singulière, elle n'était visiblement pas de la même race que les hommes-rats qui pillaient les îles. Sa peau laiteuse et lumineuse ainsi que ses cheveux immaculés lui donnaient une allure divine. Icare s'approcha d'elle tandis qu'elle haletait en murmurant quelques mots entre ses lèvres bleuies. Ses immenses pupilles voilées le suppliaient.

— ... ne doivent pas trouver mon... mon... articula-t-elle avec difficulté.

Une entaille à l'abdomen avait imbibé de sang son manteau bleu ciel et sa robe vaporeuse. À bout de forces, elle tendit un baluchon à l'ange.

— Qui ? Sac à plumes ! Qui ne doit pas trouver quoi ? s'enquit Icare.

La femme cligna des paupières, abasourdie. Elle sombrait. Baref se pencha sur elle et porta une gourde à ses lèvres. L'eau coula le long de sa joue et elle hoqueta.

— Les pirates...

Elle inclina la tête, les yeux clos, avec un soupir serein. Baref tâta son cou à la recherche

d'un pouls, mais la mystérieuse femme venait de rendre son dernier souffle.

Icare prit le paquet enrobé de couvertures et en écarta les pans. C'était un enfant-souris. L'ange n'aurait pu qualifier autrement le petit être strié de blanc et de gris qui reposait au creux de son coude.

Le bébé bâilla, émettant un gazouillis attendrissant. Il semblait en santé, sa mère ayant sans doute épuisé ses dernières forces pour le protéger et le nourrir.

Stupéfait, Icare leva les yeux vers Baref. Dans quelle galère venaient-ils de s'embarquer ?

# 1

Aurélie s'adossa à la porte d'entrée et expira longuement. Elle ne pouvait chasser le nœud qui lui serrait la gorge. C'était la première fois que Benjamin s'énervait contre elle. D'ordinaire doux et compatissant, il avait donné libre cours à sa colère en lui signifiant qu'il en avait assez.

Assez des silences d'Aurélie, de sa morosité, de ses regards fuyants, de son chagrin constant. Il l'avait sommée de s'ouvrir enfin, de lui confier ce qui la minait tant. Il avait l'impression d'être sa béquille. Et il avait bien raison. Elle ne s'était jamais investie dans leur relation.

Pourtant, Aurélie savait ce qui la chamboulait à ce point.

Elle battit des paupières et revint à la réalité.

Dans le hall, les boîtes s'accumulaient et formaient des tours de plus en plus hautes à

mesure que la fin du mois de juin approchait. Sa vie prendrait bientôt un virage à quatre-vingt-dix degrés et elle n'était pas certaine de s'adapter à ce changement.

Roch et Janie se fréquentaient depuis bientôt un an – si on comptait leurs mois de sorties clandestines – et souhaitaient emménager ensemble afin de bâtir une nouvelle famille. La maison d'Aurélie et de sa mère étant trop petite pour deux adultes et trois enfants, le couple avait acheté une propriété dans un autre quartier de la ville.

Aurélie ressentit un brin de nostalgie. Cette maison était la seule qu'elle avait connue depuis sa naissance, et son histoire en imprégnait chaque centimètre. La jeune fille y avait joué, pleuré, grandi et, surtout, perdu son père. Si elle quittait cet endroit, elle craignait de s'éloigner de lui, de l'oublier.

En déposant un carton sur le lot, Roch aperçut Aurélie.

— Ça va ? s'inquiéta-t-il en la voyant, tapie dans son coin, l'air triste.

— Oui, bien sûr ! répondit-elle en se forçant à sourire.

Sans insister, il hocha la tête et repartit dans la cuisine.

Aurélie avait connu Roch dès qu'elle s'était liée d'amitié avec Zachary, il y avait des lunes de cela. Voilà maintenant qu'il était devenu son beau-père...

Et dire que, deux ans auparavant, elle avait dû convaincre sa mère de ne pas avoir de préjugés à son égard parce qu'il était tatoueur. À présent, c'était Janie qui chantait ses louanges. Le destin pouvait parfois être ironique.

Cette proximité avait eu pour effet de dresser un mur entre Aurélie et Roch. Elle se rappelait, plus jeune, lui avoir raconté des tas de choses et lui avoir livré ses états d'âme. Maintenant, ça semblait incongru.

La situation était identique avec Zach, peut-être pire. Jamais ils n'avaient été aussi loin l'un de l'autre. Ils s'évitaient, ne se regardaient pas et marmonnaient des salutations polies sans se parler.

Aurélie balaya la pièce des yeux. En fait, ce n'était ni les boîtes, ni la nouvelle maison, ni Roch qui la rendaient malheureuse. C'était l'attitude distante de Zach.

Son amie Jasmine le savait. Lili, la sœur de Zachary, le savait aussi. Il n'y avait qu'elle, l'idiote, qui continuait de se le cacher. Elle avait berné Benjamin, le laissant croire qu'elle était bien entre ses bras, alors que tout ce

qu'elle désirait, c'était avouer ses sentiments à Zachary.

Elle aussi en avait assez !

La jeune fille traversa le hall et pénétra dans la pièce voisine. Au son de ses pas hardis, Janie sortit la tête d'un bric-à-brac incroyable. Elle triait, emballait ou jetait les vieux bibelots qui n'avaient plus leur place.

Le front baigné de sueur et les cheveux hirsutes, elle esquissa un large sourire en voyant sa fille.

— Aurélie ! Viens-tu m'aider ?

Dès que Janie avait commencé à voir Roch, un changement incroyable s'était opéré en elle. À l'aube de la quarantaine, la mère d'Aurélie avait l'air d'une adolescente avec ses fous rires fréquents et son attitude décontractée. Elle n'était plus anxieuse face à l'avenir et prenait la vie au jour le jour. Aurélie devait bien ça à Roch.

Pourtant, Aurélie, elle, semblait s'enfoncer dans la mélancolie. Si elle persistait à ruminer des idées noires, elle aurait bientôt l'air d'une dame âgée, rabougrie et ronchon-neuse. Une vieille femme dans le corps d'une adolescente.

Au milieu de la salle à manger, dans le bac de récupération, la jeune fille aperçut son

affiche de Led Zeppelin où un ange chutait.

— Pourquoi est-ce que c'est là, maman ?  
s'indigna-t-elle.

Nonchalante, Janie continua son ménage.

— C'est une vieille affiche qui date des années soixante-dix... Je croyais que tu voulais refaire la décoration dans ta nouvelle chambre.

— Tout le reste oui, mais pas ça !

Furieuse, Aurélie tourna les talons et quitta la pièce sous l'air éberlué de sa mère. La jeune fille descendit au sous-sol, un nuage noir au-dessus de la tête. Il était grand temps qu'elle reprenne les choses en main.

En bas aussi, le chaos régnait, pour d'autres raisons. Zachary y avait élu domicile. Aurélie trouva l'adolescent avachi devant l'ordinateur. Elle demeura sur le pas de la porte un instant et l'épia.

Il était difficile de croire qu'ils avaient déjà été les meilleurs amis du monde, qu'ils s'étaient appelés au moins dix fois par jour, qu'ils avaient flâné ensemble des journées entières à parler de la pluie et du beau temps. À présent, tout était devenu compliqué.

Leur voyage dans le monde imaginaire les avait rapprochés un moment. Hélas, aujourd'hui, ils ne parvenaient plus à communiquer.

Mais Aurélie remédierait à ce froid. Elle frappa doucement sur le battant.

— Salut !

Zach posa ses yeux bleus lumineux sur elle.

— Salut, répondit-il avec un sourire contrit.

— Je viens me réfugier ; ma mère est dans une crise aiguë de ménage !

— Je sais. J'aime mieux ne pas monter, j'ai peur d'être enfermé dans une boîte moi aussi !

Aurélie rigola en s'asseyant sur le lit derrière lui. Les draps en bataille exhalaient l'odeur du jeune homme, et elle ressentit un certain malaise lorsque son cœur s'emballa. Elle fixa la nuque de Zachary où bouclaient quelques mèches brunes et eut envie d'y poser les lèvres. Comment pouvait-elle être à la fois si proche et si loin de lui ?

Puisque Zach s'était remis à pianoter, elle demanda :

— Tu clavardes ? Avec qui ?

— Avec Annabelle...

Aurélie perdit sa bonne humeur. Voilà le problème, le vrai problème, l'origine de la distance qui s'était installée entre eux.

— Elle te dit salut...

Aurélie bondit du lit et croisa les bras, frustrée. Sur la table de chevet, elle repéra une

série de photos du couple Zachary-Annabelle : tour à tour, ils souriaient puis grimaçaient. Aurélie n'avait jamais vu son amie Annabelle aussi heureuse. La jeune fille se sentit soudain comme la méchante qui cherchait à compromettre le bonheur des tourtereaux.

Elle se risqua néanmoins.

— Ça va bien, vous deux ?

— Oui... lâcha distraitement Zach.

— Super ! coassa-t-elle avant de sortir.

Elle ne vit pas l'air interrogateur qu'il lui adressa.

Zach l'appela à quelques reprises, mais, comme Aurélie avait déjà gagné l'étage, il porta de nouveau son attention sur l'écran devant lui.

BELLACIAO : Tu es bien curieux !

TECHFREAK : Elle est partie. Alors, c'est quoi le potin « épouvantable » sur Aurélie ?

BELLACIAO : Elle et mon frère... Je n'ai jamais vu Benjamin comme ça ! Je crois qu'ils ont eu une GROSSE dispute !

TECHFREAK : Ah ? Elle ne m'en a pas parlé...

BELLACIAO : Et si c'était fini ? J'espère que non...

Songeur, Zach s'adossa à son siège. Il observa l'endroit où Aurélie se tenait un instant

auparavant. Elle avait effectivement l'air bizarre. Et si c'était vraiment fini...

TECHFREAK : Je dois te quitter. Je vais aller voir comment elle va.

BELLACIAO : OK. Tu viens toujours chez moi ce soir ?

TECHFREAK : Désolé. Trop de boîtes à remplir. Je te donne des nouvelles plus tard...

BELLACIAO : Bon. Alors salut ! Jtm xxxxxxxx+

TECHFREAK : À +

En entendant la porte d'entrée claquer, Zach grimpa les marches quatre à quatre et faillit renverser son père. Lorsqu'il sortit, Aurélie avait déjà disparu.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Roch en déposant un nouveau carton.

— Est-ce qu'Aurélie a dit où elle allait ? demanda Zach.

— Non. Et elle était de mauvais poil ! Sais-tu ce qui la tracasse ? interrogea Janie, pensive, depuis la salle à manger.

Zach secoua la tête et reporta son attention sur le trottoir devant la maison. À cet instant, il avait l'impression d'avoir raté une belle occasion de s'ouvrir à Aurélie.

\* \* \*

— C'est à ton tour !

Icare se défit avec nonchalance du baluchon babillant qu'il avait suspendu en bandoulière autour de sa poitrine à l'aide d'une couverture. Il le tendit à Baref qui le cueillit d'un geste délicat. L'enfant, hilare, jouait avec la mini-salamandre qui le chatouillait.

— Déjà ? Il y a à peine une demi-heure que tu le portes ! s'étonna le Pershir.

— Le terrain monte, c'est plus dur !

Baref leva les yeux vers le ciel étoilé. Puis il fronça le nez lorsqu'une odeur âcre se dégaugea du petit fardeau.

— Encore ? Icare ! Tu me l'as refilé parce qu'il a fait dans sa couche !

— C'est toi qui l'as, c'est ton problème ! rétorqua l'ange en haussant les épaules.

Avec un soupir résigné, le guerrier déposa l'enfant-souris et entreprit de détacher le mouchoir qu'il lui avait noué autour des hanches. Il trouva ensuite un nouveau morceau de tissu dans son sac de voyage et remplaça celui qui était souillé sous le regard amusé d'Icare.

— De toute façon, vieux, tu te débrouilles bien mieux que moi. Combien de couches crois-tu que j'ai changées en haut ?

À cette pensée, Baref ne put s'empêcher de sourire.

— Moi, j'en ai changé plus que tu peux en compter, lui assura le Pershir.

Icare sortit une cigarette de son sac, et son briquet salamandre l'alluma.

— Tu as un tas d'enfants illégitimes cachés quelque part ou quoi ?

— Bien sûr que non ! rétorqua Baref, exaspéré. À l'orphelinat où j'ai grandi, les plus turbulents devaient prêter main-forte à la pouponnière. Disons que ça donne le sens des responsabilités...

— Toi, turbulent ? pouffa l'ange, incrédule. Voyons ! C'est moi l'enfant terrible, pas toi !

— On se ressemble peut-être plus que tu le penses, l'homme-oiseau. La différence est que, moi, j'ai été bien dressé... et que j'ai une cervelle !

— Ouais, ça doit être pour ça que tu as toute ta communauté aux fesses et que tu es obligé de te cacher...

— Touché, concéda Baref.

Un fracas les fit soudain sursauter. D'instinct, le Pershir se replia sur l'enfant-souris, et l'ange dégaina sa Volonté. Icare déploya ses ailes écarlates et survola rapidement la colline, planant au gré de la brise qui soufflait sous le clair de lune. Il ne repéra aucun danger. Cette longue expédition semblait

avoir rendu nerveux l'ange et le Pershir.

Lorsque Icare voulut atterrir, il posa un pied hésitant sur le sol et culbuta avant de tomber tête première dans la poussière.

— *B'zan taf?* s'enquit Baref.

— Non, ça va, vieux. J'ai encore de la difficulté à m'adapter à ces maudites excroissances rouges ! Ça ne fonctionne pas comme avec des plumes...

— Et ? As-tu vu quelque chose ?

— Rien à des kilomètres à la ronde. Personne ne nous suit. On a dû effrayer une antilope ou je ne sais quelle bestiole.

— Tant mieux, mais je crois que nous devrions continuer notre chemin vers la Grande Bibliothèque sans perdre de temps !

— J'ai l'impression qu'Aldroth va nous reprocher de nous être mis dans un sacré pétrin en recueillant ce petit bonhomme, déplora Icare.

— Aw ? demanda l'enfant-souris, ses grands yeux clairs brillant d'inquiétude.

— Ne t'inquiète pas. *Tooz maz detars an bi fim taf, lioh bar*, dit le Pershir en enveloppant le bébé.

L'enfant-souris contre lui, Baref descendit le versant de la montagne, vers le fleuve sucré. Plus loin derrière, Icare jeta un dernier

coup d'œil vers l'horizon avant de remettre son épée dans son étui.

Sur les berges de l'île d'Aurélié, à plusieurs heures de marche de là, une chaloupe venait d'accoster discrètement et de découvrir un radeau échoué.